

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE PROPAGATEUR

LE
PROPAGATEUR

BULLETIN BI-MENSUEL

DU CLERGÉ ET DES FAMILLES

DIRECTEUR

L. J. A. D E R O M E

TOME DEUXIEME

1891-92



ADMINISTRATEURS :

CADIEUX & DEROME, MONTREAL

1603, rue Notre-Dame, 1603

ARCHIVES
DE LA

BULLETIN

Dans une séance récente tenue en présence du Saint-Père, la Sacrée Congrégation des Rites a discuté la cause de béatification du vénérable serviteur de Dieu Nonzio Sulpizio, jeune homme du diocèse de Penne, dans les Abruzzes.

Dans un autre ordre de faits, il y a lieu de signaler la démission de M. Crispi, lequel, mis en échec à la Chambre italienne par 186 voix contre 123, a remis au roi Humbert la démission du cabinet ; il s'agissait d'une augmentation de taxes qui avait été annoncée dans l'exposé financier. Le ministère était présent tout entier ; la salle était comble, et la séance était très agitée ; c'est le 31 janvier, à 8 heures du soir que le fait s'est produit.

Le roi Humbert a accepté la démission du cabinet Crispi, et a chargé M. di Rudini de la formation d'un nouveau Ministère.

* * *

L'*Osservatore Romano* déclare que l'auteur de l'article du *Figaro* intitulé *Une audience au Vatican* n'a pas eu d'audience spéciale, mais qu'il a été reçu seulement en audience semi-publique, un jeudi, jour habituel de ces sortes de réceptions. Tous les propos attribués au Saint-Père ne sont donc aucunement fondés, ajoute l'*Osservatore*, qui dit que cette publication a jeté l'étonnement dans les sphères vaticanes, que ni la forme ni le fond ne sauraient être attribués au Souverain-Pontife, et qu'on doit y voir un récit contourné et inventé de toutes pièces.

Le *Moniteur de Rome* dit à ce sujet : " M. Jean de Bonnefon, auteur d'un livre trop connu, est mal placé pour juger la politique du Saint-Siège ; son opinion est de mince valeur. Il n'a pas obtenu du Saint-Père une audience privée : il n'a pu voir le Pape que dans une audience collective, le 29 janvier dernier, et encore M. de Bonnefon avait été admis à cette audience après qu'il eut déclaré explicitement vouloir exprimer au Saint-Père des sentiments de regrets pour la publication de son pamphlet, à la condamnation duquel il avait déjà fait acte de soumission.

" Les seuls mots adressés par Sa Sainteté à M. de Bonnefon, ont été une admonition paternelle relative à l'opuscule condamné par l'*Index* ; et d'ailleurs, la prétendue " entrevue " de M. de Bonnefon, qui occupa de longues colonnes dans les journaux français, n'a certainement pas duré plus d'une minute.

" Nous sommes, en conséquence, autorisés à démentir, de la façon la plus formelle, le récit publié par le *Figaro* : les commentaires provoqués par ce récit n'ont donc plus de raison d'être.— " Il nous semble que le public intelligent devrait, de lui-même, faire justice de pareilles mystifications. "

A la suite de la nouvelle annonçant la réception de M. Jacques Piou, député de la Haute-Garonne, par le Saint-Père, Mgr Frepel, député du Finistère, aurait, dit l'*Eclair*, consulté plusieurs députés de la droite; et, à la suite de ces entretiens, l'évêque d'Angers aurait résolu de se rendre à Rome, pour soumettre à Léon XIII des objections sur l'attitude politique préconisée par le cardinal Laviege.

* * *

Le *Moniteur Universel* vient de publier, sous la signature autorisée de son directeur, M. O. Depeyre, ancien garde des sceaux, une série d'articles des plus remarquables, sur les projets de création d'un "parti catholique". L'éloquent écrivain signale trois programmes divers : le premier, consiste dans l'adhésion à la République, M. Depeyre l'écarte naturellement. Le second programme est celui qui consisterait dans une profession d'indifférence politique.

"Il y a quelques jours, dit M. Depeyre, le *Moniteur* reproduisait divers fragments d'un très remarquable travail, publié par la revue qui a pour titre *Etudes religieuses*, par les *Pères de la compagnie de Jésus*. Il y avait là une admirable page sur le scepticisme politique, qui est faiblesse d'esprit ou faiblesse de volonté, qui est démoralisateur comme tous les scepticismes, et qui a pour conséquence un véritable amoindrissement des forces sociales. Nous n'ajouterons qu'un mot : l'indifférence en matière politique, qui n'est autre chose qu'une désertion à l'intérieur, n'est-elle pas implicitement condamnée par l'Eglise elle-même ?

"Voici maintenant un troisième programme qui nous est offert. Ici, on demande seulement aux catholiques de séparer les questions politiques des intérêts religieux.

"... Il est impossible de ne pas reconnaître que les catholiques ont, jusqu'ici, protégé et défendu, avec autant de persistance que de courage, tout ce qu'ils devaient protéger et défendre.

"... Nous considérons donc comme inutile la constitution d'un "parti catholique", et nous ne sommes pas certains qu'elle soit sans péril... Il nous souvient d'avoir assisté, en 1880, au crochage d'un couvent, et il nous semble encore voir et entendre le chef de la communauté se lever à l'arrivée du commissaire de police, et lui dire, d'une voix où il y avait encore plus de fermeté que d'émotion : "Je suis citoyen français, de quel droit pénétrez-vous dans mon domicile ?"—C'est là le véritable terrain sur lequel le combat doit être maintenu.

Eh bien ! il ne faudrait pas que, par la constitution d'un parti catholique, on semblât abandonner un champ aussi large, aussi facilement abordable, et sur lequel peuvent se rencontrer des hommes qui sont ailleurs séparés d'opinion, mais qui se retrouvent unis lorsqu'il s'agit de faire prévaloir la liberté au profit de tous. On dit avec raison que l'Eglise doit rester affranchie de tous les partis. Ce n'est peut-être pas une raison bien déterminante pour faire un nouveau parti avec ceux qui le défendent, comme si ce qui nous manquait était un parti de plus."

En Allemagne, la population catholique tout entière demande le retour des Jésuites, mais le protestantisme est plus que jamais disposé à leur barrer le passage. Une haine fanatique s'est déchaînée entre eux sur toute la ligne.

Le *Reichsbote*, organe de M. Stœcker, donnait dernièrement l'explication de la tactique de son parti : " Dans toutes les questions, disait-il, les catholiques marchent comme un seul homme. Pour nous, notre unité est purement négative ; nous ne sommes d'accord que pour combattre Rome." Voilà le mot de la situation.

LES PSAUMES DU BREVIAIRE

(Suite.)

PSAUME XIX.—EXAUDIAT TE DOMINUS.

David, au début d'une guerre périlleuse, probablement celle qu'il soutint contre les Ammonites et les Syriens coalisés sous le commandement de Sobach, lieutenant d'Adarezer (II Rois, XII), composa la prière que le peuple devait chanter avant le départ du roi. Ses sujets lui adressent leurs vœux et demandent au Seigneur le succès de la campagne (2-6). Leur confiance dans l'heureuse issue de la guerre est si vive qu'ils célèbrent d'avance la victoire (7-9). Le chant se termine par une nouvelle prière pour le roi (10).

PARAPHRASE. — ² Que le Seigneur vous exauce au jour de la tribulation et du péril ; que le nom du Dieu de Jacob vous protège. ³ Qu'il vous envoie du secours de son sanctuaire et que du haut de Sion il vous défende et vous soutienne. ⁴ Qu'il se souvienne de tous les sacrifices non sanglants que vous avez offerts avant le départ, et que vos holocaustes lui soient agréables : littéralement : gras comme les victimes immolées. ⁵ Qu'il vous accorde ce que votre cœur désire et qu'il affermisse ou remplisse tous vos desseins. ⁶ Nous nous réjouissons de votre salut, du succès que vous remporterez, et nous nous glorifierons dans le nom de notre Dieu qui l'aura accordé ; selon l'hébreu : et au nom de notre Dieu nous lèverons l'étendard de la victoire. ⁷ Que le Seigneur exauce tous nos vœux.

Dès maintenant j'ai reconnu que Dieu a sauvé son Christ, a résolu de sauver le roi qu'il a fait oindre ; il l'exaucera du haut du ciel, sa sainte demeure ; le salut de sa droite est puissant, ou sa droite signalera sa puissance pour le sauver. ⁸ Ceux-ci mettent leur confiance dans les chars de guerre, ceux-là dans les chevaux ; nous, nous invoquons le nom du Seigneur notre Dieu. ⁹ Eux, ils ont été liés comme dans les mailles d'un filet ; selon l'hébreu : ils ont été renversés et ils sont tombés ; nous, nous tenons ferme et restons debout. ¹⁰ Seigneur, sauvez le roi et exaucez-nous au jour où nous vous invoquons.

APPLICATIONS LITURGIQUES.—1° Le peuple chrétien est une race royale qui, chaque jour et chaque semaine, est en guerre avec de puissants ennemis. Aux Matines du dimanche, le prêtre qui le représente demande pour lui la victoire et le salut (antienne). Il fonde sa prière sur le mérite de l'auguste sacrifice qu'il offre tous les matins, et dans sa confiance il chante d'avance le succès.

Aux prières fériales de Laudes et de Vêpres, le verset 10 est récité afin d'attirer sur les rois et les chefs des peuples le secours et la protection de Dieu, le Roi des rois.

2° A la Fête-Dieu, l'Église prie le Seigneur de se souvenir de l'unique sacrifice qu'elle lui offre et d'avoir pour agréable l'holocauste de son divin Fils (antienne tirée du verset 4). Jésus-Christ en est l'hostie, victime grasse entre toutes, holocauste dont la suave odeur monte de l'autel terrestre au sanctuaire des cieux pour en faire descendre le salut de la droite du Très-Haut. C'est en sa vertu que l'Église place toute sa confiance et qu'elle attend, au milieu de ses combats, la protection et la victoire.

PSAUME XX.— *DOMINE, IN VIRTUTE TUA.*

Semblable au précédent par le sujet et la forme extérieure, ce cantique se rapporte à la même circonstance. La guerre terminée, David l'a composé en action de grâces du succès obtenu. Le peuple parle à Dieu pour son roi et remercie du triomphe accordé (2-8) ; puis, il souhaite à David de nouvelles prospérités et de nouvelles victoires (9-13). Une courte prière le termine (14) comme au psaume XIX.

PARAPHRASE. — ¹ Seigneur, le roi se réjouira grâce à votre puissante protection et il sera transporté d'une vive allégresse, parce que vous l'avez sauvé. ² Vous lui avez accordé ce que son cœur désirait et vous ne lui avez pas refusé ce que demandaient ses lèvres. ³ Car vous l'avez prévenu des bénédictions les plus douces, vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses ou, selon l'hébreu, d'or le plus fin (Cf. II Rois, XII, 30). ⁴ Il vous a demandé la vie, de revenir sain et sauf de la guerre, et vous lui avez accordé des jours dont la longueur s'étendra dans les siècles des siècles, à jamais et au-delà (1). ⁵ Grande est sa gloire, parce que vous l'avez protégé et sauvé; vous le couvrirez encore de gloire et de magnificence. ⁶ Car vous le rendez pour les siècles des siècles une bénédiction, c'est-à-dire l'objet et la cause des plus abondantes bénédictions, vous le remplirez de joie par la vue de votre visage, en lui montrant toujours un visage favorable. ⁷ Car le roi espère dans le Seigneur et par la bonté et la miséricorde du Très-Haut il ne chancellera pas et sera inébranlable.

⁸ Que votre main, ô roi, se trouve sur tous vos ennemis, tombe sur eux ; que votre droite atteigne tous ceux qui vous haïssent. ⁹ Vous les consumerez comme dans une fournaise ardente au jour où vous leur montrerez votre visage; le Seigneur, dans sa colère les frappera d'épouvante et le feu les dévorera. ¹⁰ Vous ferez disparaître de la terre leur postérité et leur race d'entre les enfants

des hommes. ¹² Car ils ont fait tomber les maux sur nous, ils ont cherché à nous nuire, ils ont formé des desseins qu'ils ne pourront exécuter; suivant le texte hébraïque : ils ont médité la ruse, ils ne réussiront pas. ¹² Car vous leur ferez tourner le dos et vous préparerez leur visage pour les traits qui vous restent; d'après l'original, sur les cordes de votre arc vous dirigerez vos flèches contre leurs visages.

¹⁴ Levez-vous Seigneur, dans votre force; nous chanterons, et célébrerons sur la harpe vos hauts faits.

APPLICATIONS LITURGIQUES. — 1° Le psaume xx est le dernier des Matines du dimanche. En le récitant le prêtre continue la prière du cantique précédent. Il rend grâce au Seigneur de la victoire accordée à sa demande, il célèbre les bienfaits divins et désire pour l'avenir des triomphes nouveaux et plus décisifs encore.

2° L'explication messianique du psaume justifie son insertion dans l'office de quelques fêtes de Notre-Seigneur. Il est alors consacré en entier à célébrer le triomphe de Jésus-Christ sur ses ennemis et la gloire dont son Père l'a honoré. Le nouveau roi d'Israël a été sauvé par la puissance divine, tous ses désirs ont été accomplis et ses prières exaucées. Il a été prévenu d'abondantes bénédictions et comblé de faveurs. Sa tête été couverte d'une couronne de pierres précieuses et la couronne d'épines, dont les soldats l'avaient entourée, est devenue une couronne de gloire et d'honneur (antienne de la sainte Couronne d'épines). Il a demandé de rester vivant et son Père, faisant droit à sa prière, l'a fait sortir du tombeau et régner éternellement. Prodige incompréhensible d'élévation et de gloire, il sera à jamais pour tous au ciel et sur la terre une source de bénédictions; mais ses adversaires périront et seront punis par le feu. Aussi l'Église, s'adressant à lui au jour de l'Ascension, l'excite-t-elle à s'élever au céleste séjour par sa puissance et s'engage-t-elle à célébrer dans la joie son roi vainqueur de tous ses ennemis, assis à la droite de son Père pour gouverner le monde, répandre ses bénédictions et ses grâces et parachever son triomphe sur tous les adversaires de son Église.

La gloire que Jésus-Christ s'est acquise par sa Croix et la victoire de ce divin roi sur tous ses ennemis, sont exaltées aussi par les honneurs que les chrétiens rendent à l'instrument de son supplice devenu le trophée de son triomphe (antienne de l'exaltation de la sainte Croix). Célébrons-les en récitant ce psaume et demandons d'y participer un jour.

3° Soldats de Jésus-Christ et chefs de l'armée du bien, les Saints se sont ralliés sous l'étendard de leur roi pour marcher avec lui au combat. Ils ont concouru à la victoire, ils auront part au triomphe. Eux-mêmes en sont l'ornement; mais parce que leurs mérites viennent de lui, c'est sa grâce que Jésus-Christ couronne en les couronnant.

Pour prix de ses souffrances et en récompense de son sang versé, le martyr a reçu une couronne de gloire, supérieure à toutes celles de la terre, infiniment plus riche et plus éclatante que l'or et les pierres précieuses (antienne du commun d'un martyr).

Le confesseur pontife et non pontife, déjà prévenu de grâce et comblé de bénédictions dès ici-bas, a obtenu la vie éternelle qu'il désirait et demandait; en retour des humiliations et des outrages subis, la gloire du ciel, l'honneur de régner avec Jésus-Christ et une brillante couronne qui ne lui sera jamais enlevée sont devenus son partage. Il jouit de la claire vue de Dieu (1).

Aux fêtes de tous, chantons leur gloire et celle du Sauveur, demandons leur intercession et son secours pour triompher des ennemis de notre âme.

(à suivre)

E. MANGENOT,
Professeur d'Écriture Sainte.

LES CONSTITUTIONS DU CONCILE DU VATICAN

CONSTITUTION *DEI FILIUS*

PROLOGUE

(Suite.)

Le XIX^e siècle, qui est un siècle de prosélytisme, a vu toutes les missions catholiques prendre un développement nouveau; il a eu aussi de nombreux martyrs. Le Concile du Vatican ne pouvait donc oublier une si belle œuvre. Parmi les Commissions qui préparèrent ses travaux, l'une d'elle s'occupa des *Eglises orientales* et des *Missions*. Pour ce qui regarde les églises orientales, l'administration des sacrements, la vie des clercs, les ordres monastiques, le maintien des anciens rites et plusieurs autres questions du même genre furent l'objet de ses études. Elle chercha aussi les moyens d'étendre le plus possible et de rendre chaque jour plus fructueuse la prédication de l'Évangile dans les pays hérétiques et infidèles. Cette Commission résuma ses travaux en deux *schemata*, l'un sur les rites l'autre sur les *Missions apostoliques*. Ces deux projets devaient être soumis aux délibérations du Concile, mais ne furent point distribués.

D'autre part, quelques *postulata* furent présentés par les évêques relativement au même objet. L'archevêque de Beyrouth exposa en détail la situation fâcheuse faite aux églises de Syrie par un concours de diverses causes, contre lesquelles il réclamait le secours du Concile. Le *postulatum* des évêques français sur la discipline indiquait divers moyens à prendre pour ramener les schismatiques et les hérétiques à l'Église et pour convertir les infidèles. Cent-dix pères exprimèrent le désir que le Concile consacrat à nouveau et recommanda l'œuvre de la *Propagation de la foi*. La même chose fut demandée pour l'œuvre des *Ecoles d'Orient* par soixante-quatorze pères, et pour celle de la *Sainte-Enfance* par trente-cinq pères.

On peut enfin rapprocher de ces pétitions deux vœux signés par l'évêque de Luçon et par l'archevêque de Malines, au sujet des partisans de la *Petite Eglise* qui refusent toujours de reconnaître la légitimité du Concordat de 1802, et un autre *postulatum* où cent dix pères demandaient que le Council invitât les juifs à embrasser la religion chrétienne.

Le coup d'œil rapide que nous avons jeté sur les *schemata* et les *postulata* du Concile du Vatican, nous a montré suffisamment qu'il se préparait à continuer sur tous les points l'œuvre du Concile de Trente.

Les vénérables pères ont été dispersés avant l'achèvement de l'admirable édifice qu'il se proposaient de bâtir. Les matériaux, assemblés pour cette grande entreprise, attend depuis vingt ans le retour des vénérables constructeurs. Demandons à Dieu qu'il permette à ces bons ouvriers de terminer l'œuvre si bien préparée et si heureusement commencée.

VIII. THÉOLOGIE RATIONALISTE PROFESSÉE AU SEIN DU PROTESTANTISME.

Après avoir passé en revue les heureux résultats du Concile de Trente, les Pères du Vatican jettent un regard attristé sur les âmes qui n'en ont point profité.

Toutefois, disent-ils, en rappelant avec une juste gratitude ces insignes faveurs que la divine clémence a répandues sur son Eglise, en même temps que bien d'autres, principalement par le dernier Concile œcuménique nous ne pouvons contenir notre amère douleur en présence des maux si graves qui proviennent en grande partie de ce que plusieurs ont méprisé l'autorité de ce saint Concile ou apporté de la négligence à l'observation de ses sages décrets.

Si les résultats du Concile de Trente énumérés plus haut ne se sont point produits partout, cela tient donc, suivant notre Constitution, non pas à l'insuffisance des mesures prises par la grande assemblée, mais à l'opiniâtreté ou à la faiblesse des hommes à qui ces mesures étaient destinées. Deux catégories de chrétiens n'ont point retiré des décrets de Trente les fruits qu'ils auraient dû : 1^o ceux qui ont méprisé l'autorité du Concile et qui, par suite, n'ont tenu aucun compte de ses décisions : 2^o ceux qui, par négligence, par faiblesse, n'en ont point tenu assez grand compte.

La Constitution *Dei Filius* va s'expliquer sur les uns et les autres. Seulement, comme elle a pour objet, non pas la discipline, mais la foi, qu'elle a suffisamment indiqué dans ce qui précède le but général poursuivi par les Pères du Vatican, elle ne s'occupera que des chrétiens qui ont perdu la foi ou qui l'ont laissée s'attédir en eux. Elle ne dit point cependant de ces derniers, que c'est pour avoir négligé les *définitions doctrinales* du Concile de Trente, que leur foi s'est affaiblie; elle dit que c'est pour avoir négligé l'observation de ses *décrets*. Ce mot dont l'acception est très étendue n'a point sans doute été choisi sans dessein. Si nous voulons garder notre foi intègre, surtout en ces temps malheureux, il ne suffit pas que nous soyons instruits des enseignements de l'Eglise et que

nous désirions les respecter ; il faut encore que nous pratiquions tous nos devoirs religieux et que nous préservions notre âme de tous les dangers ; il faut en d'autres termes que nous observions toutes les prescriptions et les recommandations si sages de notre Père la sainte Eglise. Nous reviendrons sur ce point, en étudiant le chapitre III de notre Constitution. Contentons-nous de suivre ici les développements du *Prologue*.

Les hommes qui, selon ce *Prologue*, méprisent l'autorité du Concile de Trente, sont ceux qui ont perdu la foi catholique, c'est-à-dire les protestants et les rationalistes. Ceux qui ont négligé l'observation des décrets du saint concile sont des catholiques qui se sont laissé pénétrer, dans une certaine mesure, des principes du protestantisme et du rationalisme ; ce sont ces catholiques que nous avons appelé des semi-rationalistes. Notre texte s'occupe successivement de ces catégories d'hommes.

Il parle d'abord des protestants pour déplorer les excès de leur théologie et de leur exégèse. Voyons en premier lieu ce qu'il dit de leur théologie ; nous consacrerons ensuite un article spécial à leur exégèse.

« Personne n'ignore, en effet, qu'après avoir rejeté le magistère divin de l'Eglise et abandonné les questions religieuses au jugement privé de n'importe qui, les hérésies prosrites par les Pères de Trente se sont peu à peu fractionnées en une infinité de sectes, qui se sont divisées et combattues, et qu'enfin un assez grand nombre de leurs membres ont perdu toute foi en Jésus-Christ. »

Voilà esquissé en quelques traits, la marche que le protestantisme était condamné à suivre. Du moment qu'il rejetait l'autorité doctrinale de l'Eglise, il devait admettre le principe du libre examen. Du moment qu'il acceptait le principe de libre examen, il se condamnait à des variations et à des divisions sans fin et sans issue ; car comment, sans le secours d'une autorité assistée de Dieu, résoudre d'une manière uniforme et satisfaisante des questions religieuses ? L'essence même du Protestantisme voulait donc qu'il se produisit en son sein un travail incessant de désaggrégation ; cette décomposition devait épuiser insensiblement tous les restes de vie et de croyance qu'il avait gardés en se détachant du catholicisme ; elle devait atteindre à la longue la foi même en Jésus-Christ.

C'est le tableau de cette décomposition que la Constitution *Dei Filius* nous trace ; et ce tableau est de tous points conforme à l'histoire du Protestantisme.

Ce travail intime et dissolvant était déjà évident aux VII^e siècle, quand Bossuet écrivait son *Histoire des Variations*. Dès lors la divinité de Jésus-Christ était mise en doute par les sociniens. Cependant, au milieu des divisions qui séparaient les diverses sectes réformées, il restait encore à la plupart d'entre elles des confessions de foi et des dogmes qu'elles regardaient comme indiscutables. On est même étonné de l'immobilité relative, que conserva à ce moment la dogmatique protestante ; car il semble que depuis plus d'un siècle écoulé, le libre examen avait eu le temps de produire tous ses funestes effets. Mais ce phénomène s'explique quand on

se rappelle ce que nous avons dit plus haut (§ 1) des trois périodes de l'histoire de la dogmatique protestante. Après la période de création, qui remplit le milieu du xvi^e siècle, la théologie protestante se recueillit en elle-même pour se défendre contre le catholicisme et pour maintenir les principes posés par les premiers réformateurs. Cette période de recueillement fut en réalité un temps d'arrêt dans l'évolution des doctrines de la réforme, ou plutôt ce fut comme un pas en arrière : car, en s'appuyant sur l'autorité de leurs devanciers, les théologiens protestants du xvii^e siècle se mettaient en contradiction avec le principe de l'examen privé. Aussi leur dogmatique est-elle fort sévèrement appréciée par les théologiens protestants de notre époque. " Elle n'a pas compris, dit l'*Encyclopédie des sciences religieuses de Lichtemberger* (article *Dogmatique*, tome IV, p. 14), elle n'a pas compris la vraie nature de son objet ; elle n'a eu ni le sens de la vie, ni celui de l'histoire ; elle n'a pas suffisamment sollicité le sens religieux. Enfermée dans le monde étroit des docteurs, où elle suscite bien des violences de parole et d'action, elle deviendra justement impopulaire et impuissante à retener dans ses chaînes, d'un côté la raison et de l'autre la piété."

Aussi tomba-t-elle en discrédit cette théologie autoritaire et stérile. On revint au principe primitif du libre examen, et le protestantisme entra dans cette troisième période que nous avons appelée période de désagrégation. On a vu depuis lors se former et s'accroître deux partis, qui eux-mêmes, se subdivisent en nuances sans nombre : un parti *conservateur*, qui s'effraye de la perspective des abîmes où l'on va et s'efforce de maintenir les anciennes doctrines et les professions de foi ; et à l'encontre un second parti qualifié de *libéral*, qui revendique les droits du libre examen, rejette les professions de foi, réduit l'essence du christianisme à un *minimum* où il n'y a place pour aucun dogme et proclame qu'on peut être chrétien, sans reconnaître la divinité de Jésus-Christ.

On nous permettra de reproduire à peu près textuellement le tableau que l'article déjà cité trace, pour cette période, des universités allemandes, où les protestants de tous les pays vont chercher la lumière. Ce sera la meilleure justification de nos assertions. On remarquera que la présence du divin au sein de l'humanité, admise et célébrée par l'auteur de cet article, disciple en cela de Schleiermacher, est une immanence qui ressemble fort à du panthéisme, et que le surnaturel dont il parle n'est point le surnaturel admis par la théologie catholique, mais un ensemble de rapports avec Dieu, tels que la philosophie peut les concevoir.

" Déjà pendant le xviii^e siècle, dit cet article (*Dictionnaire des sciences religieuses, publié sous la direction de F. Lichtemberger, doyen de la faculté de théologie protestante de Paris ; article Dogmatique*, tome IV, p. 15-18), la raison générale avait commencé à s'emanciper du joug de la tradition, par les grandes découvertes scientifiques, les méthodes nouvelles de Bacon et de Descartes, et le dégoût des violences religieuses. Elle passe bientôt de l'indépendance à la critique, en Angleterre avec les libres-penseurs, en France

avec Voltaire. Mais il fallait que la raison entrât quelque part dans un rapport direct avec le christianisme ; car il était naturel que les chrétiens s'efforçassent, d'un côté, de montrer la rationalité de l'œuvre salutaire de Dieu en la dépouillant de toute apparence d'arbitraire, de l'autre, d'élargir la connaissance religieuse, en y faisant participer la raison. Le rationalisme en soi constituait donc un progrès..... Vis-à-vis de la révélation et de ses organes, la raison peut prendre trois attitudes : ou bien elle sera un simple auxiliaire occupé à démontrer une vérité donnée, ou bien un associé qui l'accommode à sa guise, ou bien un adversaire qui la nie. (L'auteur oublie une quatrième attitude, qui est celle de la théologie catholique, et qui consiste à regarder la vérité révélée comme un mystère indémontrable : toutes les autres attitudes sont essentiellement rationalistes. Ces attitudes elle les a réellement prises dans l'Allemagne protestante.

“ De là trois grands groupes auxquels on a donné les noms de supranaturalisme rationel, de rationalisme supranaturaliste, de parti des lumières.—Le premier a eu pour principal organe l'école de Wolff qui s'efforce de prouver à priori tous les dogmes chrétiens, même de l'orthodoxie, par une démonstration toute mathématique, et compte Reusch (1744), Baumgarten (1760), Carpov (1765). —Le second se distribue sur plusieurs échelons ; les plus conservateurs sont : Michaelis (1760), Dœderlein (1790), Morus (1789), Storr (1793), Reinhardt (1801), D'autres, notamment les fondateurs de la critique, Ernesti (1781), Semler (1751), infirment les deux organes de l'autorité, la Bible et la tradition ecclésiastique, évitent ou évincent le mystère par la théorie du symbole ou celle de l'accommodation, et réduisent la révélation à n'être qu'une illustration de la raison et de la morale. A la gauche se place le rationalisme dit “ vulgaire”. A. Teller (1792), Henke (1793), Vegscheider (1817). Le rationalisme se prolonge en s'adoucissant jusque dans le XIX^e siècle : Ammon (1803), Betschneider (1814) ; mais il est de plus en plus dépaysé et défaillant.— Quant au parti des lumières représenté par Reimarus, l'auteur des fragments de Wolfenbuttel (1774-1777), Bardht (1792), la revue de Nicolai (1765-92), il ne saurait figurer dans l'histoire de la dogmatique, puisqu'il prend contre le christianisme, ses documents et ses affirmations, une position directement agressive.....

(à suivre)

J. M. VACANT,

Professeur de théologie.

Jésus-Christ médité et contemplé tous les jours de Pannée, 6 volumes in-18.....Prix : \$2.75

Le Prodige et les Prodiges, sixième retraite de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix 1 volume in-12.....Prix : 75 cts

PRONES LITURGIQUES

DOUZIÈME INSTRUCTION

(suite)

SOMMAIRE

I. LUMINAIRE, cierges, lampes. Leur origine, leur antiquité.—II. Leurs significations diverses.—III. Leur emploi.—IV. Lampe du saint Sacrement.—V. Lampes devant les images des Saints.—VI. Réflexions morales.

Avant de vous parler de l'acte liturgique par excellence, c'est-à-dire du saint sacrifice de la messe, nous vous entretenons, mes Frères, de tout ce qui s'y rattache, de tout ce qui concourt à cet acte, et est nécessaire à son accomplissement régulier : églises, ornements, vases, autel et tout ce qui le constitue. Aujourd'hui nous traiterons du luminaire, un des éléments essentiels du sacrifice.

Les lampes, les flambeaux, les cierges, le luminaire en un mot, ont toujours fait partie du culte dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi. Dieu commanda autrefois à Moïse de placer dans l'arche un chandelier à sept branches, fait de l'or le plus pur, avec sept lampes qu'on devait mettre sur ce chandelier. Sous la loi évangélique et dès le temps des apôtres, on alluma un grand nombre de flambeaux dans les lieux où les chrétiens se réunissaient pour célébrer les saints Mystères. " Il y avait, dit saint Luc aux Actes des apôtres, de nombreuses lampes dans la salle où nous étions réunis pour la fraction du pain," à Troade, ville de l'Asie Mineure. Au temps des persécutions, quand les chrétiens furent obligés de tenir leurs assemblées dans des lieux souterrains, le luminaire devint d'un usage plus ordinaire encore ; il ne fut plus seulement un ornement, il devint une nécessité.

Les catacombes avaient bien de loin ce qu'on appelle encore aujourd'hui des *lucernaria*, sortes d'ouvertures ou de tuyaux perpendiculaires, qui partant des profondeurs de la crypte, traversaient les galeries et leurs divers étages et arrivaient jusqu'au sol supérieur, où ils prenaient l'air et la lumière. Mais ces ouvertures, ces soupiraux n'étaient pas suffisants pour éclairer les salles souterraines où se célébraient les saints Mystères. D'ailleurs, en ces temps d'alarme et de dangers continuels, les assemblés se tenaient souvent la nuit, et alors les *lucernaria* devenaient inutiles ; il fallait nécessairement avoir recours aux lumières artificielles.

Les persécutions finies, la liberté rendu aux chrétiens, le luminaire fut néanmoins conservé dans les offices de l'Eglise. On en avait, du reste, besoin pour les réunions du soir et de la nuit.

II. Mais aux raisons naturelles qui établirent l'usage des flambeaux se joignirent des motifs d'un ordre plus élevé. La lumière

de nos églises est avant tout une lumière symbolique. Il convient de dire ses significations diverses et les raisons morales qui expliquent et justifient son emploi.

1^o Les cierges allumés nous rappellent d'abord les catacombes, qui furent les premiers temples des chrétiens, et d'où notre religion est sortie. C'est là, en effet, sur les tombeaux des martyrs, au milieu de leurs frères ensevelis dans l'épaisseur des parois, là parmi leurs morts chéris, que les premiers chrétiens puisaient dans la prière et la participation au sacrement eucharistique le courage nécessaire pour confesser la foi et donner leur vie pour Jésus-Christ. Demain, peut-être cette nuit même, au sortir de ces obscures retraites, les soldats des Empereurs ou des proconsuls viendront les prendre, les conduire devant les tribunaux et de là dans les amphithéâtres, pour y être livrés aux bêtes, en présence d'une multitude avide de leur sang.

Ces cierges qui brûlent devant nous durant la messe nous rappellent que nous sommes les fils de martyrs, que la Religion à laquelle nous appartenons a commencé par la souffrance et qu'il a été un temps où la lumière même du jour lui a été interdite.

2^o C'était un usage chez les anciens de porter en signe d'honneur des torches et des flambeaux devant les princes et les magistrats. L'histoire romaine, nos histoires modernes même, nous fournissent plus d'un exemple de cette coutume. L'Eglise par le même motif a voulu placer durant les saints offices des cierges, des flambeaux devant le Roi des rois, devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant les Pontifes et les prêtres, ses représentants ici-bas.

3^o La lumière fut toujours le symbole de la joie, comme les ténèbres celui de la tristesse. Dans les réjouissances publiques, dans les fêtes patriotiques, à la nouvelle d'un événement heureux et important, de la naissance d'un prince, d'une bataille gagnée, on répand à flots la lumière, on illumine les édifices publics et les maisons particulières. C'est une manière de faire éclater sa joie et quelquefois sa reconnaissance. L'Eglise, après les insignes bienfaits qu'elle a reçus de Dieu, a besoin, elle aussi, de manifester sa joie et sa reconnaissance, et c'est par des flambeaux allumés, par des cierges placés sur des autels qu'elle montre et fait éclater au dehors les sentiments qui l'animent. Au jour de Pâques, afin de célébrer la résurrection du Sauveur, elle allume un flambeau particulier, un grand cierge appelé *cierge pascal*, qui brûle durant tous les offices, à partir de ce jour jusqu'à la Trinité, terme de ce qu'on appelle le temps pascal.

4^o Les cierges sont encore, le symbole de la Foi qui nous éclaire. La vérité, vous le savez, c'est la lumière; l'erreur, ce sont les ténèbres: "Vous étiez autrefois ténèbres, dit l'apôtre saint Paul, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur; marchez donc comme des enfants de lumière." Comme des flambeaux brillent dans nos temples et éclairent ceux qui s'y trouvent; ainsi notre foi doit briller en nous, qui sommes aussi des temples de l'Esprit-Saint, et nous éclairer, éclairer notre marche, éclairer nos actions, nos pensées, éclairer encore par le bon exemple les actions

et la conduite de nos frères. "*Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils soient témoins de vos bonnes œuvres."

5° Les flambeaux de nos églises nous rappellent encore Dieu le Père, père des lumières ; Dieu le Saint-Esprit, auteur des grâces qui éclairent nos âmes ; surtout Dieu le Fils, la lumière du monde, *Ego sum lux mundi* ; la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* C'est Jésus-Christ, en effet, qui a répandu dans le monde la vraie lumière, celle qui nous guide depuis dix-huit siècles passés, que l'hérésie, que l'impïété, malgré leurs efforts si souvent renouvelés, n'ont pu éteindre, qui éclaire encore, qui dirige ceux-là même qui la nient.

6° Le luminaire de nos églises est encore une image, un avant-coureur de cette lumière éternelle, de cette clarté de Dieu qui doit se répandre un jour sur nous dans le ciel, alors que la Jérusalem céleste, où nous aura introduits la miséricorde divine, sera tout illuminée des splendeurs du Très-Haut, et que l'Agneau sera l'astre brillant qui l'éclairera, *Lucerna ejus est Agnus.*

Cette lumière douce, ce jour mystérieux que nous envoient les flambeaux sacrés doivent sans cesse appeler nos pensées, nos espérances vers ce jour qui n'aura pas de terme, vers cette lumière dont les lumières d'ici-bas ne sont qu'un lointain et pâle reflet. *O quando lucescet tuus qui nescit occasum dies !* Oh ! quand donc luira pour nous le jour qui ne connaît point de coucher !

7° Ces flambeaux qui se consomment devant le Seigneur nous apprennent que nous devons nous aussi consumer d'amour devant Dieu, que notre vie toute à Dieu doit s'en aller ainsi, s'épuiser en œuvres saintes pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères, *Impendam et superimpendam ipse pro animabus vestris*, dit l'Apôtre.

III. C'est au saint Sacrifice de la messe que les cierges trouvent leur principal emploi. Il en faut deux pour une basse messe. Ils sont de rigueur, un au moins, s'il était impossible de s'en procurer un second ; mais il n'est pas permis de célébrer sans luminaire. Aux messes solennelles on en allume un plus grand nombre, six d'ordinaire. Ils doivent être de cire pure, de cire d'abeilles. La bougie stéarique n'est point admise.

Cette remarque, ajoutons-le en passant, s'applique à tous les sacrements pour l'administration desquels le luminaire est requis. Il faut des cierges de cire pour l'administration des sacrements, de l'Extrême-Onction en particulier. C'est pourquoi il serait bon que chaque famille possédât un cierge, aussi bien qu'un crucifix et de l'eau bénite, au cas où quelqu'un de la maison serait dans la nécessité de recevoir le sacrement des mourants.

Quand le Saint Sacrement est exposé sur l'autel, en dehors du saint sacrifice, aux bénédictions par exemple, six cierges sont nécessaires, six cierges de cire. D'autres peuvent y être ajoutés, qui seraient d'une autre matière. Le nombre n'est pas limité.

IV. Devant le tabernacle où réside la Sainte Eucharistie une

lampe est requise, qui brûle le jour et la nuit, lumière silencieuse et modeste, qui indique que là, tout près, est la lumière éternelle, là tout près le feu dévorant, *Lumen indeficiens ; ignis consumens*.

Nos temples, voyez-vous, mes Frères, sont l'image en raccourci de l'univers, ce temple seul vraiment digne du Très-Haut. Or à la voûte de ce temple, c'est-à-dire au ciel, sont suspendus des astres éclatants, le soleil, la lune, de magnifiques et resplendissantes étoiles, lampes toujours allumées devant le trône de Dieu. Des voûtes de nos temples matériels pendent aussi des lumières, des flambeaux, qui rendent hommage au Sauveur caché dans ses tabernacles. La lampe du sanctuaire est comme une petite étoile dont la mission est de se tenir sans cesse en présence de Dieu. Elle nous remplace, quand les travaux, les affaires, le besoin de repos nous tiennent éloignés de Jésus en son sacrement. Elle exprime par sa lueur et par sa flamme notre foi qui doit toujours luire et notre amour qui doit toujours brûler. Oh ! quelle destinée que celle d'une âme qui pourrait comme la lampe sacrée, loin du monde, de ses bruits et de ses orages passer sa vie au pied des autels, y veiller jour et nuit dans la prière et l'adoration !

Une lampe est de rigueur devant le Saint Sacrement. Mais il peut y en avoir plusieurs. Saint Paulin, évêque de Nole, nous apprend dans un de ses poèmes que de son temps les autels étaient éclairés la nuit et le jour par une multitude de lampes.

*Clara coronantur densis altaria lychnis ;
Nocte dieque micant.*

V. On allume aussi des lampes devant les images des saints, ainsi que devant leurs reliques. C'est pour montrer qu'ils se sont conservés purs au milieu de la corruption du siècle, et qu'ils ont brillé comme des flambeaux parmi les ténèbres de ce monde. Cet usage est particulièrement en honneur à Rome, la ville des saints, la ville des martyrs ; et comme les corps des saints sont, d'ordinaire, sous les autels, c'est devant ces autels que brûlent un nombre considérable de lampes, par exemple, à la Confession de Saint-Pierre, autour de laquelle brille sans cesse une couronne de lumières.

Il en est de même, à Rome encore, pour les images de la Vierge. Non seulement dans les églises, mais aux angles des rues, mais dans les maisons particulières, vous voyez partout une ou plusieurs lampes devant l'image de Marie. Il n'est pas de magasin, de boutique même, qui n'ait dans le fond, en face de la porte d'entrée, sa madone, avec une lampe constamment allumée. Il en était ainsi, il y a quelque vingt ans. Les choses, hélas ! n'ont-elles pas bien changé depuis ?

VI, *Templum Dei estis*. " Vous êtes le temple de Dieu, " nous dit l'apôtre saint Paul. Ce temple, il a été conservé au jour de notre baptême. Or il n'y a pas de temple sans autel. Un autel s'élève donc en nous, dans notre cœur, et une lumière doit constamment briller devant cet autel. Cette lumière, c'est la lumière de la Foi. Elle

fut allumée en nous, quand nous fûmes faits enfants de Dieu et de l'Eglise. Sa flamme alors voilée, à cause des nuages qui enveloppaient notre intelligence, s'est dégagée plus tard, s'est épanouie avec notre raison et par l'effet des enseignements chrétiens que nous avons reçus.

Ah ! ne laissons pas s'éteindre, ne laissons pas même s'affaiblir cette lumière précieuse. Entretienons-la avec soin, comme on entretient la lampe qui brille en face du tabernacle. Ne laissons pas pénétrer jusqu'à elle le souffle des mauvaises doctrines. Ne permettons pas au vice d'obscurcir son éclat. Foi sainte, Foi divine, flambeau sacré que je tiens de la libéralité de mon Dieu, brillez toujours dans mon âme. Eclairez mon esprit, dirigez ma volonté, guidez mes pas, soyez la règle de ma vie. *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis. Amen.*

L'ABBÉ GAUSSENS.

LE MAL DES PASSIONS

II

Oui, Messieurs, l'histoire humaine, vue dans son vaste ensemble, rend contre les Passions un immense et imposant témoignage ; témoignage toujours ancien et toujours nouveau ; témoignage invincible et absolument décisif.

Nous pouvons dire ici des Passions ce que le divin Maître disait de certains Juifs pharisiens, qui les personnifiaient en eux : " Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ; " *A fructibus eorum cognoscetis eos* " Ce qui fait le mal, rien que le mal, ne peut être le bien ; et réciproquement, ce qui produit le bien, rien que le bien, ne peut être le mal.

Au point de vue où nous sommes, dans le sujet qui nous occupe, tout peut donc se ramener à cette simple question : les Passions font-elles le bien ? les Passions font-elles le mal ? Si les Passions dans l'humanité font le mal, rien que le mal, et toujours et partout le mal ; il sera démontré, à la lumière des faits, que les Passions ne sont pas le bien, mais le mal.

Or, l'histoire tout entière, dans le vaste panorama des faits et des événements humains, l'histoire du présent et l'histoire du passé se lève pour le proclamer : les Passions ne font pas le bien. Le bien dans l'humanité se fait sans les Passions, malgré les Passions, contre les Passions. Le bien est la réaction courageuse et permanente contre le règne des Passions. Mais, par elles-mêmes, les Passions font le mal. Donc elles *sont le mal*.

Et tout d'abord nous avons, pour attester cette vérité, le témoignage du *Présent*, l'histoire même qui se fait sous nos yeux.

Quand on regarde l'humanité vivante, du point de vue où nous sommes en ce moment, on est frappé d'un phénomène qui semble-

rait inexplicable, si ce n'était le propre des Passions d'expliquer toutes les contradictions. Les hommes aiment leurs Passions ; ils sont séduits, charmés, fascinés par leurs Passions : et, chose étrange, l'humanité, sous quelque aspect qu'on la considère, apparaît de tous les côtés, en tout et partout, blessée, flagellée, brisée par ses Passions. De toutes les plaies que porte sous nos yeux l'humanité vivante, il n'y en a pas une qui ne soit l'œuvre d'une Passion ; et, de tous les désastres qui l'accablent, pas un qui ait une autre cause. Qu'il s'agisse de l'humanité qui est homme, de l'humanité qui est famille, de l'humanité qui est société ; c'est partout la même chose, le même phénomène, ayant la même cause.

J'ai regardé, d'un sympathique regard, cette humanité vivante : j'ai vu le mal que la Passion avait fait à un *homme*, à une *famille*, à un *peuple* que j'aimais. Et j'ai dit : Non, les Passions ne sont pas le bien, mais le mal, partout le mal.

Oui, j'ai vu un *homme* blessé par les Passions ; je l'ai vu jeune, alors que les Passions ne l'avaient pas encore touché ; et puis, je l'ai revu, alors que déjà il avait subi leurs violences et reçu leurs outrages ; Quelle différence ! Quel désastre ! ô mon Dieu !

Sans doute, si la Passion n'était que le bien ; sa première apparition dans une âme se ferait dans le calme, la sérénité et la paix. Quand elle y serait entrée, elle y répandrait ce fleuve des pures et légitimes joies, qui ne s'échappent que des sources du bien. Et quand elle aurait disparu, elle laisserait derrière elle les vestiges embaumés d'une félicité qui a passé.

Or, je le demande, est-ce ainsi que la Passion se révèle dans une vie humaine ?

Que fait-elle, quand elle arrive ? Elle apporte avec elle je ne sais quelle vague agitation, quelle sombre inquiétude. Le jeune homme qui en a subi les premières atteintes, d'ordinaire, entre dans un trouble jusqu'alors de lui-même inconnu ; et, à la perturbation qui se fait en lui, on devine facilement qu'un mal l'envahit. C'est la crise décisive de toute la vie. Il nous a été donné souvent d'assister à cette crise redoutable, et d'en éprouver cette frayeur que ressent le cœur qui aime, devant une chère existence menacée d'un péril suprême.

Pères et mères, ah ! vous la connaissez, *vous* surtout, cette frayeur sainte ; et votre amour épie, avec une inquiétude toute pleine d'une religieuse épouvante, cette heure où votre enfant arrive au plein épanouissement de sa vie. Chose singulière, alors que cette vie devrait ravir le plus votre cœur paternel et maternel par le spectacle de sa plus belle floraison ; c'est alors même que vous tremblez, et que vous vous inquiétez. Ah ! c'est que vous savez que cette heure est menaçante, et que la passion, à cette heure même, peut enlever de cette âme chérie tout ce que votre amour, par tous ses sacrifices, y a semé de vérité, de vertu, et même de félicité.

Ainsi vient la passion dans une vie encore jeune ; et, quand elle y est entrée, pour peu qu'elle y ait établi son empire, et que le jeune adolescent ait cédé à ses charmes ; ah ! je sais bien ce qu'elle

fait : elle est le mal et, comme le mal, elle flétrit, elle ravage, elle détruit. Et quand elle a fini, elle laisse après elle, ce que le mal laisse partout sur son passage, la ruine et encore la ruine, le désastre et encore le désastre.

Allez trouver ce jeune homme, qui traîne sa vie, comme un soldat traînant sur une arène sanglante son corps blessé à mort, ou cet autre, jeune d'années, mais déjà vieux de décrépitude, et que vous voyez pareil à une plante plus ou moins brûlée par le soleil, et près de mourir, à l'âge où la vie donne son meilleur fruit. Demandez-lui son histoire ; s'il ose vous la dire ; vous apprendrez qu'une Passion lui a fait une blessure, par où sa vie s'échappe avec sa félicité. La Passion, de cette main qui brûle comme la main de Satan, lui a fait cette blessure dont il meurt tous les jours.

Que d'exemples, Messieurs, viendraient ici confirmer cette parole, et vous montrer la triste réalité de ce que je viens de supposer ! Écoutez un exemple seulement.

J'ai vu l'homme dans sa fleur printanière, et dans sa fraîcheur virginale ; je l'ai vu tel qu'il s'était épanoui sous le rayon tombé sur lui du visage de Jésus-Christ et de la Vierge immaculée. Je l'ai vu, ô mon Dieu, tel que votre bonté l'avait fait ; et, de tous les spectacles que vous montrez ici-bas aux regards de l'homme, c'était le plus beau que mes yeux y eussent jamais rencontré. J'ai vu ce visage, qui rendait avec un si merveilleux accord les harmonies de l'âme et du corps ; j'ai vu ce front candide sur lequel l'innocence brillait comme la lumière à travers un pur cristal, et où les joies qu'elle produit perçaient le voile d'une angélique pudeur. C'était comme la suave physionomie du bien, qui se montrait à mes regards ; ô mon Dieu, c'était comme votre sourire venant se poser sur les lèvres de cette créature la mieux faite à votre image !

Mais un jour, il s'est trouvé que dans le même homme, rien de tout cela n'existait plus. De ce front jadis si pur, la pudeur était tombée. De ces lèvres, qui ne savaient plus sourire, la joie naïve avait disparu, et de tous ses traits la beauté s'était enfuie, depuis que l'innocence, en s'échappant de son âme, en avait emporté la paix et la félicité. Et cette vie naguère encore si belle et promettant d'être un jour si féconde, je la revis, comme le laboureur revoit, le lendemain d'un orage, le champ qui lui promettait la plus riche moisson, c'est-à-dire, effroyablement ravagé.

Qu'était-il arrivé ? ah ! vous le devinez, Messieurs, la Passion avait passé sur cette vie ; elle y avait passé comme une tempête, et elle avait laissé sur son passage des ruines lamentables ; ruines vivantes, pour lesquelles un Jérémie n'aurait eu ni assez de gémissements, ni assez de larmes.

Ah ! j'en jure sur ce cœur d'apôtre, plus d'une fois affligé au spectacle de ruines pareilles : non, si la Passion n'était que le bien, si elle était le légitime courant de la vie humaine ; ce n'est pas ainsi qu'elle passerait dans l'homme. On ne la verrait pas effrayer l'âme quand elle y entre, la ravager quand elle y demeure, et, en se retirant, ne laisser après elle que des ruines, et quelquefois même la mort. Car, hélas ! les restes de cette vie ravagée par le

génie de la destruction ne demeurent pas toujours ; et, sous ses étreintes meurtrières, la vie se brise quelquefois tout à fait.

Et, en face de ces ravages et de ces destructions, on viendrait nous dire : les passions, c'est le bien ? Oh ! la vérité, devant les ruines qu'elles font dans l'homme, crie plus haut et plus fort que tout : Non, la Passion n'est pas le bien c'est le mal, donc, le malheur et le désastre.

Et ce que j'avais vu si palpable dans un homme, je l'ai vu plus saisissant encore dans la famille.

Ce que Dieu montre sur la terre de plus semblable à la félicité du ciel, où tous sont heureux du bonheur de chacun, et chacun heureux du bonheur de tous, c'est assurément la famille. Humainement, il n'y a pas de joie comparable à celle qui échappe du sanctuaire d'une famille, où Dieu descend et règne avec toutes les vertus qu'il amène avec lui. O joies pures et saintes de la famille, quiconque vous a connues dans sa vie, ne vous peut plus oublier :

Or, pour anéantir toutes ces joies et tous ces bonheurs de la famille, que faut-il, hélas ! trop souvent ? La Passion au foyer domestique.

Je ne dirai pas ici, comment les passions y tarissent parfois les sources même de la vie, condamnant à la tombe des générations qui n'ont pas eu de berceau, et multiplient la mort là même où, selon la loi proclamée au commencement, doit se multiplier la vie. Tirons un voile discret devant ce désordre qui souille en le profanant le sanctuaire de la famille, et amoindrit avec la vie la beauté et l'honneur de la race.

Supposons la famille telle que le ciel la veut, et telle que la fait la vertu sous les regards de Dieu ; la famille féconde, florissante, heureuse, enfin, comme on peut l'être sur cette terre de l'exil.

Eh bien ! pour chasser de ce foyer toutes les joies qu'il renferme, que faudra-t-il, pensez-vous ? Une seule chose : une Passion ; une seule Passion régnant au cœur d'un enfant. Alors, que de larmes vont couler sur les désordres de ce prodigue, qui fera pleurer tous les yeux, sans jamais pleurer lui-même !

Mais, ce sera bien autre chose encore, si, un jour, la Passion, la Passion désordonnée vient à entrer dans le cœur du père ou dans le cœur d'une mère, et à troubler, tout à coup, entre l'un et l'autre ces rapports harmonieux fondés sur la vertu et consacrés par l'Eglise. Oh ! qui dira ce que la Passion pourra faire de cet asile de la paix, de la joie et de la félicité ? Qui dira ce que peut devenir en peu de temps ce paradis de la terre ?

Qu'est-ce, en effet, qui fait entrer au foyer domestique, avec les grandes iniquités les grandes douleurs, les amères tristesses, les chagrins profonds, et parfois, les sombres désespoirs ? Qu'est-ce, enfin, qui peut faire de ce paradis de la famille une sorte d'enfer ?

Ici encore, un exemple vous parlera mieux que tout le reste ; et pour le rendre plus expressif et plus émouvant tout ensemble, je le prends dans les conditions les plus saintement heureuses. Je vous montre l'un de ces types charmants de la famille devenus rares, mais tels pourtant qu'il en existe encore de nos jours, comme

un doux reflet de la famille, telle qu'elle florissait aux plus beaux jours de nos siècles chrétiens.

Un jour, un homme et une femme s'étaient rencontrés sur la terre, tous deux l'âme droite, tous deux le cœur pur, tous deux riches des dons les plus divins que la Providence repartit aux hommes. Sentant qu'ils pouvaient, en s'unissant, doubler l'un pour l'autre la félicité du temps, et se préparer à tous deux le bonheur de l'éternité, ces deux créatures si dignes l'une de l'autre par les trésors de l'âme et les trésors du cœur, s'étaient unies devant les regards de Dieu et sous la bénédiction de l'Église ; et le ciel et la terre avaient applaudi à cette union, l'une des plus dignes, en effet, d'attirer les regards de la terre et du ciel.

Jamais, peut-être, on n'avait vu d'union mieux concertée, et partant plus véritablement béatifique. Pour trouver des unions plus saintement heureuses, il eût fallu évoquer les lointains souvenirs de l'histoire sacrée. Comme Zacharie et Elisabeth, cet homme et cette femme marchaient ensemble et d'un même pas, dans la voie des commandements de Dieu, qui est la voie du bonheur. Jacob et Rachel, Isaac et Rébecca, Abraham et Sara, n'avaient pas mieux connu le mystère de ces pures et saintes joies, que l'innocence et la justice font descendre du cœur de Dieu au cœur des époux que sa main bénit. Et en les voyant, on pouvait se demander quelle devait être la félicité primitive d'Adam et d'Eve unis dans la plénitude de l'innocence et de la justice ; puisque même après leur chute, l'humanité offrait encore dans son exil un tel vestige de leur félicité perdue.

Existe-t-il, dans le monde, quelque chose pour troubler une félicité pareille ? Et, si ce n'est la mort, y a-t-il une puissance capable de la détruire ? Un jour cependant, à ceux qui avaient pu contempler ce bonheur et en respirer le parfum, il fut révélé que toutes ces joies et toutes ces félicités s'étaient enfuies du foyer qui les abritait.

Qu'était-il donc advenu ? Sous ce toit, où l'on ne connaissait que les joies et les consolations de chaque jour, dans cet asile, où plutôt dans ce sanctuaire de la plus pure félicité, quel génie du mal, quel serpent s'était glissé ?

Ah ! je vais vous le dire : en ce foyer qu'habitaient l'innocence et la paix, un jour, une Passion mauvaise était entrée ; et avec elle le crime était venu ; puis la jalousie était venue ; la colère était venue ; la haine était venue ; le désespoir même était venu ; et avec tout cela, toutes les douleurs étaient venues. Depuis lors, plus rien, au foyer, de cette perpétuelle fête à laquelle assistent les anges, et que Dieu même contemple et consacre en les regardant. De ces deux êtres qui se rendaient mutuellement heureux, l'un meurt chaque jour de la Passion qui le dévore, l'autre de la douleur qui le tue. De ces deux cœurs, où la paix et l'affection avaient fait une sorte de paradis, et qui se renvoyaient l'un à l'autre leur mutuelle joie, l'un est devenu l'enfer des sombres remords, l'autre l'enfer des noirs chagrins ; et de ces deux enfers, il s'est fait un seul enfer, où la Passion règne comme Satan, entre le re-

gret d'une félicité qui n'est plus et la désespérance d'une félicité qui ne peut plus être !

Pourquoi cet enfer du temps creusé à deux êtres heureux, et les tourmentant tout vivants ? Parce que l'iniquité et le crime sont entrés, avec la Passion, dans leur demeure : *Quoniam nequitia in habitaculis eorum*. Il faut que la loi s'accomplisse ; il faut qu'ils descendent vivants dans cet enfer : *Descendant in infernum viventes*.

Et l'on dirait : la Passion, c'est le bien ? Ah ! j'en jure par les ruines qu'elle fait dans la famille comme dans l'homme : Non, la Passion n'est pas le bien ; c'est le mal.

Et maintenant, Messieurs, si pour mieux voir dans la nature et le fond des choses, il vous faut lire dans un livre plus ouvert à tous les regards ; je vous dirai : Regardez les Passions se produisant sur un plus vaste théâtre. Regardez une société tout entière, à l'heure où elle s'agit dans ses grandes convulsions, pareille à un malade qui a le transport au cerveau, alors qu'elle semble prendre le vertige, et marche chancelante au bord des grands abîmes. Regardez bien, et dites, si vous le savez, ce qu'il y a aux flancs de cette société qui, sous chacun de ses pas semble voir s'ouvrir ces volcans, d'où s'échappe la lave brûlante qui tue les nations ?

Ce qu'il y a ? Mais, il a un foyer de Passions, dont l'ardeur s'allume et s'enflamme de plus en plus, lors que vient à passer sur un peuple le souffle précurseur des tempêtes sociales : foyer redoutable, qui, soulevant la terre sous nos pieds, semble, à tout instant, nous menacer d'une éruption nouvelle, voire d'une conflagration universelle, et faire éclater partout de vastes et horribles guerres, même les plus fratricides. Qui ne la connaît cette histoire de nos révolutions, toujours diverses, et pourtant toujours semblables par les discordes, les agitations, les convulsions et les luttes qu'elles font éclater à la surface de la société ?

D'où viennent ces conflits et ces guerres, demandait déjà l'apôtre saint Jacques ? *Unde bella et lites ?* Vous qui ne voyez dans l'humanité que l'harmonie et la paix, dites-nous d'où viennent ces discordes qui divisent les hommes, et arment les frères contre les frères ? Est-ce que ce n'est pas de vos concupiscences, c'est-à-dire, de vos passions qui se font la guerre jusques dans vos membres : *Nonne ex concupiscentiis, quæ militant in membris vestris ?*

Est-ce que ces guerres et ces discordes qui éclatent au dehors, sont autre chose que la secousse et le contre-coup des luttes que vos Passions se livraient au dedans de vous-mêmes ?

Grand Dieu ! Et, tandis que ces discordes et ces guerres s'échappent des entrailles mêmes de notre humanité agitée et soulevée par ses Passions ; j'entends des hommes témoins de ces discordes, de ces conflits et de ces convulsions, dire, en voyant passer ce tourbillon de l'agitation sociale : c'est la marche des idées ; c'est le bruit des idées ; c'est le courant des idées qui emporte vers ses progrès l'humanité haletante. Les malheureux ! Ils appellent cela la marche des idées ! Ils oublient que les idées n'agitent pas, ne bouleversent pas, ne tuent pas.

Ah ! Messieurs, prenez-y garde ; ce n'est pas ainsi que marchent les idées dans notre humanité. Leur passage ressemble au passage de Dieu dans la création ; elles marchent dans un calme et dans un silence divin.

Oh ! non, mille fois non ; ce qui explique ces agitations, ces discordes et ces convulsions des peuples, ce ne sont pas les idées, ce sont les Passions ; les Passions incarnées dans des hommes, qui passent, en remuant les nations de leur souffle orageux : trop heureux, si nous ne les voyons, un jour, passer devant nous, comme un convoi de la mort, emportant les funérailles de la société !

Ainsi, vous le voyez, l'histoire ou le spectacle de l'humanité vivante, vous montre partout les personnes, les familles et la société blessées et ravagées par la Passion, et portant la marque visible du mal qu'elle leur fait.

Et l'histoire du passé parle ici aussi haut, et plus haut encore que l'histoire du présent.

Après avoir entendu le témoignage des générations vivantes, que n'entendriez-vous pas, si je faisais parler l'immense et dramatique histoire des générations qui ne sont plus ? L'histoire ! mais qu'est-ce donc, si ce n'est la tragédie universelle et permanente que jouent, depuis six mille ans, les Passions humaines sur le vaste théâtre du monde ? L'histoire ! qu'est-ce, si ce n'est le retentissement vaste et lointain des orgueils, des jalousies, des ambitions, des vengeances, des voluptés, bref de toutes les Passions qui ont passé dans les siècles, en faisant tout ce bruit dont les échos nous émeuvent encore, même à travers la distance ! L'histoire ! qu'est-ce, si ce n'est cette voix des évènements des choses, disant des combats et encore des combats, c'est-à-dire, la voix de cette humanité, livrée à la tyrannie des Passions, et nous criant de partout, comme la sibylle de Cumès sur son trépied : *Bella, horrida bella*, partout des guerres et d'horribles guerres !

Ah ! Messieurs, cette histoire, ancienne comme l'humanité, grande comme le monde, longue comme les siècles, je ne songe pas à vous la faire. Mais, comme il y a sur la surface de la terre, de hautes montagnes d'où l'on peut apercevoir les vastes mers et les vastes continents : ainsi, il y a, dans le domaine de l'histoire, des points élevés, de hautes cimes, d'où l'on peut embrasser toutes les grandes faces de la vie de l'humanité sur la terre.

Donc, Messieurs, placez-vous avec moi par la pensée à quelques-uns de ces points élevés, d'où l'on a, pour ainsi dire, sous les yeux tout le panorama de l'histoire.

Et tout d'abord, remontons aussi haut que possible. Nous voici au berceau même de notre humanité naissante. Eh bien ! que voyez-vous là ? Un homme qui tombe à terre frappé à mort, et se débat dans les flots de son sang, en s'écriant : Mon frère, mon frère !...

Et quel est cet autre qui fuit, les mains sanglantes, le visage effaré, et portant au front le signe de l'anathème ? C'est son frère ! Quoi ! le premier assassiné, c'est le premier juste, c'est l'innocent Abel ; et ce premier assassin, c'est Caïn, c'est son frère !

Grand Dieu ! Caïn et Abel, les deux seuls frères qui fussent alors sur la terre ! Ils n'étaient que deux, pour réjouir le cœur du premier homme et de la première femme ; ils n'étaient que deux, pour se partager les joies de la terre et les bienfaits du ciel ; ils n'étaient que deux, pour jouir de toute la lumière du soleil, de tous les parfums des fleurs, de tous les sourires de la nature et de Dieu ! Quel autre besoin devait, ce semble, éprouver ces deux frères, si ce n'est de se protéger l'un l'autre, et de doubler en la partageant leur mutuelle félicité ?

Hélas ! et l'un des deux a tué l'autre ! Et pourquoi ? Au cœur de Caïn une affreuse Passion était entrée, la jalousie. Il avait vu la prière d'Abel monter à Dieu plus agréable et plus écoutée que la sienne. La tristesse avait abattu son visage : *Concidit vultus ejus* ; et Caïn a assassiné Abel ! Ainsi la première jalousie humaine personnifiée dans le premier des assassins, a consommé sur la terre le premier des fratricides. Et ce sang versé par la Passion de Caïn, fut le premier flot de ce vaste fleuve de sang versé par tous les fratricides.

Voilà le commencement de l'histoire humaine. Et maintenant, passons à l'autre bout ; et, pour ne pas mettre le pied sur la terre trop brûlante de l'actualité, arrêtons-nous à l'extrémité du siècle qui touche à notre siècle.

Là, que voyez-vous encore : *Quid vides ?* Un échafaud qui se dresse au milieu d'une grande nation, livrée aux horreurs de l'anarchie et la tête enveloppée comme d'un nuage lugubre. Sur cet échafaud un homme qui tombe, lui aussi, dans les flots de son sang ; et autour de l'échafaud une foule qui semble s'enivrer de fureur et de férocité au spectacle de sa mort !

Quel est-il donc, cet homme condamné et exécuté comme le dernier des scélérats ? Ah ! cet homme, c'est la vertu, c'est la bonté même ! Oh ! oui, c'est l'histoire qui l'atteste, cet homme était bon. Comme une mère dit avec attendrissement : Mon enfant, mon enfant ! Lui disait avec amour : Mon peuple, Mon peuple ! Et le voilà, qui meurt assassiné par son peuple ! Ah ! je me trompe, Messieurs, ce qui l'assassine et le tue, ce n'est pas son peuple : ce sont des Passions ivres de fureur et altérées de sang, élevant un échafaud à la vertu, à l'amour, à la bonté ; tandis qu'elles élèvent sur un autel la volupté personnifiée dans une chair vivante !

Et maintenant, de ces deux points extrêmes de l'histoire du monde, revenons au milieu. Montons jusqu'à ce point culminant de l'histoire humaine, au sommet du Calvaire. Là que voyez-vous ? *Quid vides ?* Ah ! vous voyez la vérité, la justice, la sainteté, l'amour et la bonté, ou plutôt, vous voyez la personnification et la perfection de tout cela, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ ! C'est-à-dire, un frère lui aussi tué par ses frères ; un roi aussi tué par son peuple ; un Dieu, enfin, tué par les Passions personnifiées dans des hommes !

Et voilà, Messieurs, l'arhégé authentique et lamentable de l'histoire de notre humanité déchue : Au commencement, le juste Abel ; à la fin, le Roi-Martyr ; au milieu, Jésus-Christ, l'Homme-

Dieu : tous trois élevant, contre les Passions qui les tuent, l'invincible témoignage de leur sang ; et tous trois attestant que tout ce qu'il y a dans l'humanité, de juste, de grand, de saint, meurt tué par les Passions.

Ah ! pour moi, c'est assez ; ce témoignage me suffit, et je n'ai pas besoin d'autre démonstration. Le mal des Passions apparaît ici dans tout son sinistre éclat. J'en jure par ces trois grands crimes qu'elles étalent au grand jour et aux plus hautes cimes de l'histoire : J'en jure par le sang du juste Abel, et par le sang du Roi-Martyr ; j'en jure, surtout, par le sang de l'Homme-Dieu. P'ef, j'en jure par le crime du fratricide, par le crime du régicide, et par le crime du déicide : oui, la Passion, c'est le mal ; le mal auquel il faut résister ; le mal qu'il faut combattre ; le mal qu'il faut vaincre : c'est l'universel et l'invincible témoignage de la nature et de l'histoire humaine.

CONCLUSION

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, quand même le dogme catholique ne nous révélerait pas, dans le mystère de la chute, la raison fondamentale du mal que nous portons tous dans notre vie et nos Passions ; les témoignages de la nature et de l'histoire humaine nous autoriseraient encore à l'affirmer.

Bien que dans le plan du Créateur nos Passions, comme nous l'avons vu, ne fussent que nous porter vers notre fin et nous élever vers Dieu ; tout ce que nous sentons en nous, et tout ce que nous voyons hors de nous, nous montre dans une double clarté, que ce rôle des Passions a été perverti, et que dans notre état actuel, au lieu d'être un ressort qui nous pousse vers tout bien, elles sont une force hostile qui nous pousse vers tout mal.

Si malgré la perturbation causée par la chute, elles peuvent encore nous aider à conquérir le bien et à nous élever vers Dieu ; c'est à condition d'y être amenées par l'énergie de la lutte, et par la puissance impérative de notre liberté. Mais elles-mêmes, par leur naturel penchant, nous inclinent vers le mal ; et, dans un sens vrai, elles sont dans notre vie un désordre contre lequel il faut réagir ; en un mot, un mal auquel il faut résister, un mal qu'il faut combattre et qu'il faut vaincre, si nous ne voulons succomber au chemin, et manquer notre vraie destinée. Vérité capitale, mais hélas ! trop oubliée dans notre vie humaine et notre vie chrétienne, et qui montre la grande puissance ennemie, avec laquelle nous avons partout et toujours à lutter sur la terre, ce champ de bataille où ont combattu tous les vaillants qui ont conquis le ciel.

Heureux, si j'ai pu, par ces quelques paroles, vous donner de cette vérité une conviction plus complète et un sentiment plus profond. Heureux surtout, si j'ai pu contribuer à vous faire emporter dans vos âmes, plus ferme et plus inébranlable que jamais la résolution, qui doit décider de votre vie du temps et de l'éternité, la résolution de traiter vos Passions en ennemies ; car, vous

animer au combat, en vous exhortant à traiter votre Passion comme la grande ennemie de votre vie, c'est toute l'ambition de ce discours.

Donc, tous, avant de quitter cette enceinte, vous direz dans un élan de courage magnanime : Maintenant, je le connais, mon ennemi ; mon ennemi, c'est ma Passion, celle-là surtout qui prétend se faire sur mon âme une domination souveraine. Cette Passion, que je sens là, toute vivante dans mon sein, je la poursuivrai : *Persequar* ; non seulement je lui résisterai, mais je l'attaquerai, et je la vaincrai.

Je la vaincrai ; parce que je sens aux entraînements qu'elle me fait subir, que là est le désordre, et par suite, le suprême danger qui menace ma vie.

Je la vaincrai ; parce que je vois, à la lumière de la vérité, et quelque chose me dit au plus profond de mon âme convaincue, que si par malheur je devais être damné, je le serais à cause de ma Passion.

Je la vaincrai ; parce que la vaincre ou être vaincu par elle ; c'est mon alternative, et qu'entre ces deux partis : le tuer au péril, la tuer courageusement ou périr lâchement, le choix ne peut être douteux.

Je la vaincrai ; surtout parce que je suis chrétien, et que ma religion, ma religion pratique n'est pas autre chose qu'une bataille à mort contre les Passions, et que, dans cette bataille qui doit durer toute une vie, vaincre ou mourir, est le grand mot d'ordre de mon divin Capitaine.

Où, je la vaincrai ma Passion ; parce que Lui-même, ce divin Combattant a souffert, pour m'aider à la vaincre, toutes les douleurs de l'agonie et toutes les angoisses de la mort.

Je la vaincrai, enfin, moi chrétien, parce que, entre ma Passion et mon christianisme, l'opposition est absolue et l'antagonisme nécessaire. Tout ce que la Passion demande, il le refuse ; tout ce qu'elle absout, il le condamne ; tout ce qu'elle glorifie, il le flétrit ; et à tout ce que que ma Passion adore mon christianisme dit : Anathème !

Donc, ô mon Maître, ô Jésus, ô divin agonisant ! que sous vos regards et avec votre secours ma Passion soit immolée ; qu'elle tombe au pied de votre croix, frappée par le glaive du sacrifice ; et que sur ma passion vaincue votre règne soit à jamais ! Amen.

R. P. FÉLIX S. J.

Histoire de la Passion, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le P. de la Palma, traduit de l'Espagnol, par M. Abel Gaveau, prêtre, 1 fort volume in-12... Prix : 75 cts

Voici le titre que le P. Louis de la Palma donne à son livre sur la Passion : " Histoire de la sainte Passion tirée des quatre Evan

giles." Ce titre a le rare bonheur d'indiquer, à lui seul, le genre de l'ouvrage et de montrer ce qui le distingue des autres livres sur la Passion, écrits, nous ne disons pas seulement jusqu'à l'époque du P. de la Palma, mais jusqu'à la nôtre.

Le fond du livre est donc purement et simplement le texte évangélique. Ce que le P. de la Palma y a joint de sa main ne fait qu'enchâsser ce fond divin. Les pensées élevées et, en plus d'une page, sublimes ; les sentiments pleins de grandeur, toujours profondément pieux ; les mouvements d'éloquence ; les tableaux nombreux où le Sauveur, dans les différentes phases de sa Passion, est peint au vif et respire ; où la Mère des douleurs est représentée avec une attitude à faire pleurer, et certainement comme elle dut être ; en un mot, tout ce qui appartient à l'auteur est une sorte de miroir qui reflète avec une majesté, une tranquillité, un calme inénarrable, une délicatesse infinie de détails, l'inimitable récit de l'Esprit-Saint. Seulement il le reflète dans un langage plus à notre portée ; et, sans l'amoindrir, il le met à notre niveau.

Nous disons que c'est ce qui fait la différence entre ce livre et les autres ouvrages sur la Passion.

Deux écoles exposent la vie de Notre-Seigneur. L'une s'en tient presque exclusivement au texte évangélique qu'elle coordonne et met en lumière, avec plus ou moins d'érudition et de bonheur. L'autre expose avec complaisance tout ce que de pieuses traditions ou des révélations faites à de saintes âmes ont appris au peuple chrétien sur le Sauveur. Dans les deux, la Passion de Jésus-Christ tient naturellement une place considérable.

Comme une personnification de la première, école, on pourrait peut-être nommer le P. de Ligny ; et comme une personnification de la seconde, Catherine Emmerich.

Or, tout le bien qu'on peut dire de l'ouvrage du P. de Ligny ; tout le respect mêlé à l'admiration qu'il faut avouer être dû à la passion de Catherine Emmerich, nul plus que nous ne s'y associe. Oui, aux esprits familiarisés de longue date avec les splendeurs du texte sacré, le P. de Ligny prépare, pour une méditation personnelle, tout ce qu'on peut désirer de plus complet, de plus substantiel. Catherine Emmerich en disant ce que Notre-Seigneur lui a fait voir, et en le dépeignant souvent avec un art dont nos plus grands maîtres pourraient se glorifier, plaît à ceux qui, conduits par l'amour, font volontiers passer la foi ferme et lumineuse de leur intelligence dans leur cœur, comme pour mieux en jouir.

La Passion de la Palma tient le milieu, et convient par là au grand nombre des chrétiens.

Vous y contemplez les tableaux les plus émouvants ; mais, nous le répétons, ces tableaux ne sont que la réverbération du texte évangélique auprès duquel ils sont placés. Vous y goûtez une onction suave ; mais cette onction, vous la voyez découler des lignes de l'Esprit-Saint qui sont citées ; vous vous sentez émouvoir par les plus saisissantes considérations, mais vous avez sous les yeux le texte qui les produit. Et tout ce que vous éprouvez de dé-

votion, de componction, d'admiration, d'amour, vous en avez la source sacrée devant vous.

En un mot, le P. de Ligny donne les beautés enveloppées dans l'écorce sacrée du texte ; au lecteur d'enlever lui-même l'écorce et de les découvrir. Catherine Emmerich donne les beautés à découvrir ; plus d'un fidèle pour les croire, tant elles ont d'éclat, a besoin d'être rassuré, à chaque instant, par le texte divin. Le P. de la Palma expose l'ouvrage du Saint-Esprit, et en réfléchit les beautés avec le fini, l'éloquence, la piété que peut avoir, sur un pareil sujet, notre pauvre langage terrestre.

Quand cet ouvrage de premier ordre parut, l'autorité ecclésiastique le nota ainsi : " Ce livre est en tout très catholique, très savant, et d'un grand profit spirituel. L'auteur a merveilleusement saisi les grands et admirables mystères qu'il expose dans un style clair, doux et dévot." Dans cette pièce où un témoignage éclatant est rendu à la piété et à l'expérience de l'auteur, il est dit : " Le P. de la Palma a maintenu et guidé dans l'état de la perfection, durant un grand nombre d'années, beaucoup d'âmes ; et lui-même ; il fut un homme de très haute vertu."

On sait que, né à Tolède en 1559 et entré au noviciat de la Compagnie de Jésus, il fut deux fois provincial, et exerça dans l'intervalle des emplois importants. Ce saint religieux qui, au don d'une grande intelligence, joignit celui d'un rare talent administratif, mourut à Madrid en 1641.

La Passion de Notre-Seigneur par le P. de la Palma est un ouvrage de haute valeur. En Espagne, où il y a cependant tant de richesses ascétiques du plus grand prix, on ne le désigne que sous le nom du " livre d'or ".

M. ABEL GAVEAU.

PARTIE LEGALE

QUESTION.—Le vendeur d'immeubles a-t-il droit d'avoir, aux frais de l'acquéreur, une copie de son contrat de vente !

Vendeur.

RÉPONSE.—Oui. Les frais d'acte et autres accessoires à la vente sont à la charge de l'acheteur (c. c. art. 1479). Le coût d'une copie pour le vendeur fait partie de ses frais généraux.

HONORAIRES DES NOTAIRES.

QUESTION.—L'article 3619 des statuts Refondus de la Province de Québec (Art. 15 du code du Notariat) décrète que " les parties " aux actes reçus par un notaire sont tenues solidairement au " paiement de ses frais et honoraires."

Quid si, dans un acte, il est stipulé que les honoraires seront payés par l'une des parties seule ? Cette stipulation a-t-elle l'effet de priver le notaire de son recours contre l'autre partie ?

Not. Pub.

RÉPONSE.—Non. Les contrats n'ont d'effet qu'entre les parties contractantes et leurs héritiers (C. C. Art. 1022).

Le notaire est le mandataire commun des parties, et, en conséquence, il a une action contre chacune d'elles. Le fait qu'il a rédigé l'acte contenant la stipulation que ce acte sera payé par l'un des contractants seul ne peut pas lui nuire ; il n'a agi qu'en sa qualité professionnelle. Il n'y a aucune convention entre lui et les parties, et ces dernières sont solidairement tenues du paiement de ses honoraires.

TESTAMENT.

QUESTION.—Un de mes clients, pourvu d'un conseil judiciaire, pour faiblesse d'esprit, désire faire son testament. Peut-il le faire valablement ?

RÉPONSE.—Oui, pourvu que sa faiblesse d'esprit ne soit pas considérable. " Il y a, dit Troplong (Donations etc., No. 465) des " degrés dans l'altération des facultés intellectuelles. Un homme " peut éprouver une certaine incertitude dans l'esprit, sans que le " flambeau de la raison soit éteint. "

On objecterait en vain que la dation d'un conseil judiciaire prive *de droit*, le faible d'esprit de la faculté d'aliéner sans l'assistance de son conseil, car le testament n'est pas un acte d'aliénation ordinaire. Le testateur ne transmet pas immédiatement et définitivement ses biens ; il les conserve jusqu'à son décès, et il peut toujours révoquer son testament.

Remarquez que le testament est un acte qui doit être fait par le testateur seul, sans aucune intervention de qui que ce soit. Il ne peut donc pas le faire avec l'assistance de son conseil. " Je ne " concevrais pas, dit Grenier (Traité des Donations, T. 1, page 236), " l'assistance d'un conseil dans un testament. Il est de l'essence " de cet acte qu'il émane uniquement de la volonté du testateur, " et cette volonté ne peut compatir avec l'influence d'une volonté " étrangère. La capacité pour le faire est indivisible, si elle n'exis- " tait pas pléinement, il n'y aurait point lieu au testament en " aucune manière."

TUTELLE

QUESTION.—J'ai été nommé, en France, tuteur de mes neveux, et je possède des immeubles à Montréal, où je réside actuellement. En observant les formalités prescrites par l'article 2120 du Code Civil du Bas-Canada, ces immeubles peuvent-ils être affectés par l'hypothèque légale de mes pupilles ?

Un Français.

RÉPONSE.—Non. Cette hypothèque n'a pas lieu pour les tutelles conférées dans un pays étranger (C. C. Art. 2031).

MARIAGES MIXTES

Les lecteurs ont pu voir, par les journaux, que de graves difficultés se sont élevées dernièrement en Hongrie relativement aux mariages entre catholiques et protestants. C'est toujours l'éternelle histoire des empiètements de l'état sur les droits sacrés de l'église qui est la cause de ces difficultés.

Nous reproduisons, à ce sujet le passage suivant d'un article publié par un journaliste français, monsieur Auguste Roussel.

“ Puisqu'il faut le rappeler encore, disons que le conflit git essentiellement dans ce fait : le gouvernement au nom de la loi, prétend exiger, dans le cas de mariages mixtes, que les enfants soient, selon leur sexe, baptisés par les ministres de la religion de leur père ou de leur mère. tandis que l'Église catholique, faisant de l'élévation des enfants dans la religion catholique quel que soit leur sexe, une condition *sine qua non* de la tolérance des mariages mixtes, ne peut se prêter à l'exécution de la loi civile en ce point.”

PROPRIÉTÉ DES PHOTOGRAPHIES.

La cour suprême du Minnesota siégeant à Saint-Paul, vient de rendre un arrêt de la plus haute importance, déclarant que les photographes n'ont pas le droit de donner, de vendre, ni d'exposer les photographies de leurs clients, sans l'autorisation formelle de ceux-ci.

Il s'agissait d'un procès en dommages-intérêts intenté par Mme Ida Moore, de Minneapolis, à un photographe du nom de Rugg, par lequel elle avait fait faire son portrait. Or, M. Rugg avait vendu ensuite une des photographies de Mme Moore, à l'insu de celle-ci, pour être exhibé en mauvais lieu. Non seulement la cour suprême a fait droit à la demande de Mme Moore, mais encore, dans son arrêt longuement motivé, elle déclara que la photographie est la propriété de la personne qui a posé. “ Il existe, dit l'arrêt, un contrat tacite entre le photographe et son client, d'après lequel le photographe ne peut tirer que les épreuves que lui commande son client.”

Cette jurisprudence, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, car elle a été déjà adoptée par les tribunaux de plusieurs autres États.

L'Etendard, 4 Juillet, 1890.

Le tribunal de Saint-Paul a décidé la question dans le sens de la justice et de l'équité. Il a fait une saine application des principes qui doivent guider le juge dans l'interprétation des contrats. Si une semblable question était plaidée devant nos tribunaux, je suis persuadé que la décision serait aussi en faveur du client.

La rédaction.

TERRIBLES PUNITIONS

Il faut, dit Éphrem, que je vous raconte deux historiettes dont je ne garantis point l'authenticité, n'ayant pas été moi-même témoin ; mais je les tiens de bonne source, et j'y crois. Vous n'êtes pas gens ici à vous scandaliser de ma crédulité.

Il y avait dans les Pyrénées un savant et digne médecin qu'on appelait Fabas. Je ne sais s'il existe encore ; c'est de lui que je tiens ce que je vais vous dire, et je ne suis pas le seul qui l'ai entendu.

Le docteur Fabas vit arriver (aux Eaux-Bonnes, je crois) un homme qui portait à la jambe une plaie faite par un coup de feu. La blessure, déjà ancienne, offrait un caractère particulier : il s'y formait des vers. Le docteur essaya de faire disparaître au moins ces vers. Aucun moyen ne réussit. Le malade lui dit un jour :

Docteur, restons-en là : ne cherchez plus ; je mourrai avec cette horrible incommodité.

En effet, répondit le médecin, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai rien vu de tel quoique je sois vieux et que beaucoup de cas surprenants m'aient passé par les mains.

Et pour la vingtième fois il demanda au malade :

Où donc avez-vous reçu cette blessure ?

En Espagne, comme je vous l'ai dit souvent, reprit celui-ci ; mais je ne vous ai point appris pourquoi je ne guérirai pas. Je veux que vous le sachiez enfin.

J'avais vingt ans, poursuivit-il d'une voix hésitante, et nous étions en 93, lorsque je fus forcé de rejoindre un corps d'armée que la Convention envoyait en Espagne. Nous partîmes trois de notre bourgade, Thomas, François et moi. Nous avions les idées de ce temps-là ; nous étions incrédules, ou plutôt impies comme trois mauvais petits drôles qui se piquent de suivre la mode.

La route s'était faite gaiement. Nous allions arriver, lorsque, traversant un village des montagnes, nous vîmes une statue de la Vierge, si vénérée, que, malgré la Révolution et les révolutionnaires, elle était restée sans mutilation sur son piédestal au portail de l'Eglise. L'un de nous eut la malheureuse pensée d'insulter à cette image pour braver la superstition des paysans. Nous avions nos fusils. Thomas nous proposa de tirer sur la statue ; François accueillit la proposition par un éclat de rire. Timidement, et craignant de me montrer moins hardi que mes compagnons, j'essayai de les détourner d'un dessein qui m'effrayait au fond du cœur. Je me souvenais de ma mère. On se moqua de moi. Thomas chargea son fusil, et tira. La balle atteignit la statue au front, François mit en joue à son tour, et toucha dans la poitrine.

Allons, me dirent-ils, à toi !

Je n'osai pas résister. J'ajustai en tremblant, je fermai involontairement les yeux et j'atteignis la statue.....

A la jambe ? dit le médecin.

Oui, à la jambe, au-dessus du genou ; là où je suis blessé ! Vous voyez bien que je ne guérirai pas... Après ce bel exploit, nous nous disposâmes à reprendre notre marche. Une vieille femme qui nous

avait vus, nous dit : " Vous allez à la guerre, ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur ! "

Thomas la menaça. J'étais fâché de notre action ; François, moins ému que moi, n'était pas disposé à s'en réjouir. Nous empêchâmes notre compagnon de donner suite à son ressentiment, et nous achevâmes péniblement la journée, non sans nous être querellés plus d'une fois. Le soir même nous avions rejoint notre régiment ; je vous avoue que j'allais au feu sans allégresse et que je pensais à la statue de la Vierge plus que je ne l'aurais désiré. Cependant tout se passa bien. Nous eûmes un avantage marqué. Thomas se distingua. L'action était finie, l'ennemi en déroute, et le colonel venait d'arrêter la poursuite, lorsqu'un coup de fusil parti d'un rocher, et qui semblait descendre du ciel se fit entendre : Thomas tourna sur lui-même et tomba roide, la face contre terre. François et moi nous nous précipitâmes pour le relever : il était sans vie. La balle l'avait atteint au milieu du front, entre les deux yeux, à la place où sa balle à lui, quelques jours auparavant, avait atteint la statue. Nous nous regardâmes, François et moi, sans rien dire, plus pâles que le mort.

Au bivouac, François était près de moi. Il ne dormit point. J'attendais qu'il me parlât, pour lui conseiller de faire une prière ; mais il garda le silence, et je n'osai pas mettre la conversation sur la pensée qui nous tenait éveillés.

Le lendemain, l'ennemi revint en force. Dès que nous l'aperçûmes, François, me serrant la main, me dit :

— C'est aujourd'hui mon tour ; tu es heureux d'avoir mal visé !

L'infortuné ne se trompait pas. Cette fois, nous fûmes repoussés. Nous avions battu en retraite assez longtemps ; François était comme moi sans blessure. Vaine espérance ! Un coup de feu part d'un fossé où gisait un Espagnol blessé mortellement ; et François tombe, la poitrine traversée de part en part. Ah ! docteur, quelle mort ! il se roulait par terre, demandant un prêtre. Ceux qui étaient près de lui haussèrent les épaules, et il expira. On le laissa sur le chemin.

Dès ce moment, je fus convaincu que je ne tarderais pas à être frappé, et je résolus de confesser mon sacrilège au premier prêtre que je rencontrerais. Par malheur, je n'en trouvai point. Cependant plusieurs affaires s'étant passées sans mésaventure, peu à peu mes terreurs cessèrent, et avec elles s'évanouirent mes bonnes résolutions. Quand nous fûmes rappelés en France, j'avais un grade, je ne pensais plus ni au crime, ni au repentir, ni au châtement. Tout me fut rappelé sur la frontière, à un jour de marche du village de la statue. Par un accident inexplicable, un coup de feu parti de nos rangs m'atteignit là où vous voyez. Ainsi s'accomplit la prophétie de la vieille femme, qui nous avait dit après le sacrilège (je l'entends encore) :

" Vous allez à la guerre. Ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur ! " Mes deux camarades étaient morts ; je rentrais blessé.

Cependant la blessure, au premier aspect, n'offrait rien de grave.

Le chirurgien m'annonça que j'en serais quitte pour quelques jours d'hôpital. Je le crus moi-même. Sa surprise fut grande, elle égala mon effroi lorsqu'il vit s'engendrer dans la plaie ces impérissables vers qui ont déconcerté votre science.

Depuis vingt ans, docteur, je traîne cette blessure, essayant de tous les remèdes, et les trouvant tous impuissants. Mais quoique je demande à Dieu de me guérir, quoique je l'espère de sa miséricorde, je ne dois pas me plaindre, je ne me plains pas. Cette blessure a été un remède pour beaucoup d'âmes, pour la mienne surtout. Je n'ignore pas que, si j'arrive au terme de la vie, comme il faut arriver, c'est-à-dire chrétien et pénitent, je le devrai à ma terrible blessure. Alors je m'applaudirai d'avoir boité ; car je doute de la guérison, mais je ne doute point de la miséricorde, et j'espère mourir dans la grâce de Dieu par l'intercession de Celle que j'ai outragée. Voilà, poursuit Ephrem, après nous avoir fait ce récit, l'histoire que je tiens du docteur Fabas. Je la racontais un jour devant un illustre archevêque, enfant du Béarn. Il me dit que le docteur Fabas était un homme de bien, incapable de donner légèrement son témoignage, et qu'il savait pour sa part bon nombre de faits non moins merveilleux, arrivés dans le même pays, et auxquels il attribue la conservation de la foi parmi ce peuple excellent. Il nous raconta alors lui-même le trait suivant. Étant jeune, il en avait vu et connu les témoins.

Les révolutionnaires d'un village où l'on vénérât aussi une ancienne et belle statue de la sainte Vierge, trouvèrent bon d'ôter cette image du piédestal qu'elle occupait ; ce qu'ils firent avec mille insultes. L'un d'eux ensuite voulant montrer son zèle, proposa de la précipiter dans un puits. La proposition fut accueillie au milieu de la stupeur des honnêtes gens, et l'inventeur mit la main à l'exécution avec plus d'ardeur que tous les autres. On précipita donc la statue, mais les cris de joie et de blasphème ne furent pas de longue durée. Le principal auteur du sacrilège perdit la vue. Il fallut le ramener dans sa demeure. Ce prompt châtement ne le convertit point. Il resta impie et aveugle. Leçon vivante pour les autres, qui virent clair.

Les années passèrent, la paix revint, le culte fut rétabli. Cependant la statue était restée dans le puits, et tous les honnêtes gens y pensaient avec douleur. Un jour le curé leur dit : " Mes amis, il faudra bien que nous fassions réparation à la sainte Vierge, et que nous retirions sa bénite image du puits où nous l'avons laissé jeter."

Chacun trouva que le curé avait raison. On prit les dispositions, on indiqua le jour, ce fut une fête.

Tous les habitants étaient rassemblés autour du puits, sauf le curé, qui devait présider au travail. Il arriva, mais non pas seul. Il conduisait par la main un aveugle bien connu et que l'on ne s'attendait guère à voir là. Au milieu de la rumeur, le curé fit signe qu'il voulait parler. Il n'eut pas de peine à obtenir le silence :

— Chrétiens, dit-il, ce pauvre est venu chez moi ce matin, poussé par ses remords, pour obtenir de moi et de vous tous une grâce

que je lui ai promise en votre nom. Il désire humblement que vous lui permettiez de tirer avec vous sur les cordes qui feront tout à l'heure remonter la statue de la sainte Vierge de ce puits où il a contribué à la précipiter il y a dix ans. Il déteste ce sacrilège dont il a été justement châtié ; il demande pardon à Dieu, à la sainte Vierge et à vous tous, chrétiens. Je puis vous dire que Dieu et la sainte Vierge ont pardonné ; c'est à notre tour, mes frères.

—Oui, dit l'aveugle étendant les mains et pleurant, je demande pardon. Je n'ai plus de repos. Ma conscience me tourmente ; je demande pardon.

—Oui ! oui ! c'est oublié ! Qu'il vienne ! qu'il vienne ! s'écria ce bon peuple avec des transports de joie. L'aveugle s'avança jusqu'au bord du puits, et on lui mit dans la main la corde qu'il devait tirer.

Déjà des hommes étaient descendus jusqu'à la statue, qui par un miracle n'était pas brisée. On l'avait attaché solidement. Le travail commença au chant des litanies. Tout réussit très-bien. La statue remonta sans accident. Lorsqu'on la vit paraître, ce fut une explosion d'allégresse. Mais un cri domina tous ces cris et les fit taire. C'était celui de l'aveugle, à genoux, les bras étendus, qui répétait :—Je vois ! je vois ! je vois !

On courut à lui : il voyait, en effet, et ce n'était pas une illusion. Il voyait, et il continua de voir. Il suivit sans guide la procession triomphale qui, du puits où la statue avait été traînée la corde au cou, la ramenait à son ancien lieu ; il travailla pour la rétablir, et il vécut plusieurs années encore, témoin et prédicateur des miséricordes de Marie.

LOUIS VEUILLOT.

Extrait de **Une gerbe**. Fleurs cueillies dans les œuvres de M. Louis Veullot.—1 vol. in-8.....Prix : 75 cts

LE DENIER DES CARMELITES

Un ancien Missionnaire du N.O.	\$10.00	MM. Viau & Frères de Montréal..	50.00
Un Prêtre de St Sulpice.	10.00	Un Prêtre du diocèse de Rimouski pour obtenir la conversion d'un protestant.....	1.00
Anonyme.....	5.00	Anonyme, de Boucherville.....	1.00
Anonyme.....	1.00	Un Fils du Bienheureux de la Salle.....	50
Delle Ant. Martin, Chateauguay	1.00	Anonyme, des Etats-Unis.....	2.00
Mr V. Dumouchel, do	1.00	Un Prêtre du diocèse de Rimouski....	1.00
Mme V. Dumouchel, do	1.00	Un Prêtre de diocèse de Grand Rapids Mich.....	25
Mr Z. Dumouchel, do	1.00	Anonyme, de Montréal.....	1.00
Mme Z. Dumouchel, do	1.00	Anonyme, de Ste Scholastique... ..	25
Delle Marie Dumouchel,do	1.00	M. J. A. Chaussé, Montréal.....	1.00
Une Famille de Montréal.....	5.00	M. N. Quintal.....	10.00
Un Prêtre de Québec.....	4.00	4 Congréganistes de Manville... ..	1.00
Mr Alfred Gélinas, Yamachiche	1.00	Mad. C. Bousquet, St Charles....	50
Mr Ernest Gélinas, do	1.00	E. L., Ptre.....	1.00
Anonyme, Fall River.....	1.00	Delle A. Berubé, St Simon.....	50
Un Vicaire du diocèse de Montréal.....	10.00		
Rev. P. Geoffron C.S.C. de la Côte des Neiges.....	5.00		

Prière d'adresser les offrandes, soit au Carmel, à Hochelaga, près Montréal, soit à M. Derome, 1603, rue Notre-Dame, à Montréal.